

Olga Tokarczuk : "Le roman a le pouvoir d'amener le lecteur à une sorte de transe", propos recueillis par Nicolas Weill, *Le Monde*, 19 septembre 2018

Elle est l'un des grands noms de la littérature polonaise contemporaine. Elle évoque ici la genèse des « Livres de Jakob » et les raisons de son succès en Pologne.



L'écrivaine polonaise Olga Tokarczuk, en 2014. JACEK KOŁODZIEJSK

Olga Tokarczuk est née à Sulechów (Pologne) en 1962. Après avoir étudié la psychologie à l'université de Varsovie, elle a acquis comme écrivaine une réputation mondiale et vit à Wrocław tout en voyageant beaucoup. Lauréate, en mai 2018, du prix international Man Booker, elle a également reçu la plus prestigieuse récompense littéraire de son pays, le prix Nike, en 2008, pour [Les Pérégrins](#) (Noir sur blanc, 2010). Son roman de 2014, *Les Livres de Jakob*, retraçant le parcours de dissidents juifs au XVIII^e siècle, aujourd'hui traduit en français, s'est vendu à près de 80 000 exemplaires dans son pays et lui a valu d'obtenir, pour la deuxième fois, le prix Nike, en 2015.

Comment vous est venue l'idée d'écrire sur le faux messie Jakob Frank ?

C'est le contexte historique dans lequel Jakob Frank a vécu qui m'a d'abord fascinée. Une époque où les Lumières prennent leur élan et engendrent de nouvelles visions de la société. Le système de croyances frankiste constitue un condensé assez chaotique, extrêmement fluide, voire explosif, de divers types d'hérésies. Il pousse ses racines dans un passé plus ou moins lointain, au-delà des marges du christianisme ou du judaïsme. Son origine première se situe dans le gnosticisme [*mouvement religieux des premiers siècles du christianisme, persuadé de l'imminence de la fin du monde*]. Or, il y a longtemps que je m'intéresse à ce thème. Un autre aspect, qui n'a rien de secondaire, tient au fait que Frank représente une figure complexe d'un immense intérêt psychologique

Souhaitiez-vous réhabiliter Frank et les frankistes, contre une certaine mauvaise réputation que ce groupe a chez les historiens du judaïsme ?

Mon ambivalence à l'égard de Jakob Frank saute aux yeux dans le roman. Mais, par bien des aspects, je le vois comme une sorte de subversif, de rebelle qui a cherché à s'émanciper, lui et ses adeptes, d'un univers féodal pétrifié, d'une société d'ordre et de préjugés religieux. Son ascension à travers les classes qui composaient la société polonaise constitue de facto un acte d'émancipation qui repose sur des idées proches de celles de la Révolution française. Il a été à sa manière un enfant des Lumières, mais dans la perspective propre à l'Europe de l'Est. Rien d'étonnant à ce que l'un de ses fidèles, son neveu Moses Dobruska-Junius Frey, ait fini sur l'échafaud avec les dantonistes.

A partir de quels matériaux avez-vous travaillé ?

J'ai recouru à de multiples sources, dont plusieurs monographies. J'ai procédé par instinct, intuitivement. Et puis s'est posée la question des archives et des voyages à entreprendre pour avoir accès aux traces matérielles qui ont servi de décor à l'aventure frankiste : voir le Dniestr, Ivane [*actuellement en Ukraine, lieu où la secte se rassemble à son retour en Pologne*], la cathédrale de Lviv, la place du marché de Brno, le château d'Offenbach, en Allemagne, pour contempler le paysage et en saisir l'atmosphère. J'adore ce genre de voyage. Partout où je suis passée, j'ai trouvé un petit élément qui s'est révélé utile au livre.

Pourquoi avoir choisi la forme du roman ?

J'ai en premier lieu voulu écrire un essai mais, très vite, je me suis aperçue que le sujet est si puissant qu'il pulvérise les limites de la non-fiction. Le roman a le pouvoir de captiver le lecteur et de l'amener à une sorte de transe. On peut communiquer tant de choses par le roman ! Bien plus que de la simple information. Il a l'ambition d'édifier une sorte de monde virtuel, dans lequel le lecteur s'immerge jusqu'aux oreilles et qu'il doit considérer comme son foyer, pour un moment. Il crée un lien émotionnel avec le lecteur et stimule des mécanismes propres à générer l'empathie. C'est une forme de communication totale.

Beaucoup de vos personnages sont des femmes. Avez-vous tenté de leur redonner voix au chapitre dans cette aventure mystique ?

Absolument. Je puis même affirmer que tel a été mon apport personnel. Sans les femmes, il n'existe ni société ni histoire humaine. En faisant mes recherches, je me suis astreinte à porter une attention spéciale aux personnages féminins qui apparaissent dans les documents ayant trait à l'histoire de Jakob Frank. Chaque fois que je tombais sur la moindre mention de l'un d'entre eux (souvent défini comme épouse, sœur et fille), je me réjouissais de trouver un point de départ pour reconstruire leur présence. A ce type de personnages appartient Haya, la prophétesse. La tâche était plus facile avec des figures historiques comme la poète Elzbieta Druzbacka ou la palatine protectrice des frankistes, Katarzyna Kossakowska. Cette dernière a laissé une correspondance qui m'a aidée à pénétrer ses habitudes de pensée, ses domaines d'intérêt. Druzbacka, en revanche, est une poète assez connue (des spécialistes, et non du grand public), la première femme de la littérature polonaise qui a pu vivre de sa plume, en voyageant sans cesse d'un château à l'autre en donnant des lectures. Tout comme moi !

Votre livre a été un best-seller en Pologne. A quoi attribuez-vous ce succès ?

Je pense que nous, les Polonais, éprouvons une sorte de « douleur du membre fantôme », du fait de notre diversité perdue. Nous jouons notre rôle dans une pièce à l'affiche en ce moment, qui a pour titre « La Nation ». Mais nous savons aussi que les saisons théâtrales se suivent et ne se ressemblent pas. Celle-ci n'occupera pas éternellement la scène. Après ce livre, j'ai reçu de nombreux courriers de lecteurs, on m'a transformée en cabinet de généalogie, m'interrogeant sur des noms de famille et des ancêtres. Dans leurs conversations privées, les Polonais aiment mettre en avant leurs aïeux étrangers – c'est considéré comme quelque chose d'avantageux. Mes lecteurs ont parfaitement deviné, je crois, que, plus que le romantisme rassurant d'un Henryk Sienkiewicz [*1846-1916, écrivain patriote, auteur de Quo vadis ?, Prix Nobel de littérature*], ma conception de l'histoire est proche de la réalité.